

# 11

## ENDURANCE DE L'ÂME

Dans l'aube naissante de ce samedi de juin 2006, le Raid Provence Extrême se déployait devant moi comme un ruban de défis et de promesses, un périple de 600 kilomètres et ses 10 000 mètres de dénivelé positifs, ourlé par l'ascension du Mont Ventoux, culminant à 1 912 mètres. La Provence m'accueillait dans son écrin, m'offrant la chaleur caressante de ses rayons dorés et le concerto des cigales, comme une célébration de la vie sous le ciel azuré.

Pour un Normand tel que moi, chaque col semblait une épopée, un monde loin de mes horizons plats habituels. Mon ambition, naïve mais sincère, n'était pas de conquérir ce monstre de distance et de dénivelé, mais simplement de l'appivoiser, de

le chevaucher jusqu'à son terme, quel que soit le temps qu'il me faudrait.

L'air était chargé d'anticipation alors que nous, trente âmes animées par la même passion, nous préparions à l'affrontement solitaire. La règle était simple et draconienne : point de peloton pour se reconforter, chaque coureur serait maître de sa propre aventure dans ce contre la montre individuel. Et dans cet instant de départ, où le tumulte des préparatifs s'effaçait, je retrouvais l'essence de ma liberté. Devant moi s'étendait la promesse d'une solitude choisie, mon havre au milieu du chaos incessant du monde.

L'émerveillement prenait aux yeux tandis que je m'engageais dans l'arène de la nature, où chaque couleur semblait peinte pour capturer le souffle du vent et le cœur des hommes. Les côtes s'élevaient en temples naturels, où chaque coup de pédale était une prière de persévérance, chaque sommet atteint une bénédiction.

Au cœur de la course, alors que le soleil culminait dans le ciel, la nature a choisi de rappeler sa souveraineté avec une brutalité inattendue. À mesure que j'entamais l'ascension du col du Mont Ventoux, un défi déjà redoutable en lui-même, le décor se transformait. À cinq kilomètres du sommet, une nappe de brouillard, dense et impénétrable, est venue envelopper la montagne, effaçant le monde au-delà de dix mètres. La scène était d'une beauté terrifiante, un tableau où le gris du ciel se fondait avec l'obscurité du brouillard.

Et puis, l'orage a éclaté. Non content de se contenter d'une simple pluie, il a apporté avec lui une averse de grêle, transformant l'ascension en un parcours de combattant. Au sommet, l'orage semblait attendre mon arrivée pour déchaîner sa pleine puissance. La descente a commencé, mais c'était comme plonger dans le ventre d'une bête rugissante. Sept kilomètres plus bas, l'orage, fidèle compagnon de cette descente infernale, était exactement au-dessus de moi, faisant résonner le ciel d'une cacophonie assourdissante.

Ce fut alors que, pour la première fois, la peur s'est emparée de moi. Une peur viscérale, instinctive, me poussant à prendre la décision la plus sage de ma vie sportive. J'ai arrêté ma course folle, éloignant mon vélo de la route, comme pour le soustraire à l'attention furieuse de l'orage, et me suis réfugié le long du mur d'une maison abandonnée. Là, dans cet abri précaire, l'idée que mon vélo puisse attirer la foudre sur moi hantait chaque battement de mon cœur.

Cinq minutes d'attente, une éternité suspendue entre le ciel en colère et la terre immobile, avant que l'orage ne décide de poursuivre son chemin. Qui sait ce qui aurait pu arriver si j'avais ignoré cette voix intérieure, cet instinct de survie ? Parfois, souvent, il est crucial d'écouter cette petite voix, celle qui murmure de prendre garde, car c'est elle qui guide vers la sécurité, c'est elle qui peut sauver une vie. Ce jour-là, au Mont Ventoux, j'ai appris qu'au-delà de toute préparation, de toute détermination, l'humilité face aux éléments et l'écoute de soi sont les véritables clés de la survie.